

## I nonni

Amarcord, quand j'étais enfant, dans l'après guerre ....  
 ...j'ai eu la chance d'avoir des grands parents en Romagne.

Ils étaient nés à la fin du 19ème siècle. C'étaient des gens de familles modestes qui vivaient difficilement de leur travail. A l'arrivée de la 1ère guerre mondiale, le grand père avait été incorporé dans les Bersaglieri. Il avait un magnifique uniforme avec de grandes plumes sur le chapeau. Il était parti combattre dans le nord de l'Italie. Il parcourait les champs de bataille à vélo ou à pieds, avec le vélo sur le dos, jusqu'au jour où une bombe explosa trop près. C'est gravement blessé, le corps rempli de métal qu'il fut hospitalisé à l'arrière du front. Il fut décoré de "la croix de fer" et de la médaille d'or de Victor Emmanuel. Mais il fut surtout soigné par une petite infirmière piémontaise qu'après la guerre, il ramena avec lui en Romagne, c'était ma grand mère.

Trois enfants à élever, la vie dure, la deuxième guerre mondiale, le chômage, l'émigration et un jour le petit bébé que j'étais se retrouva à vivre "con i suoi nonni in Italia". Ainsi le petit Guy que j'étais est devenu Guidino.

Tous les matins la nonna préparait le petit déjeuner, c'était une soupe au bouillon de viande. Il nonno y trempait du pain et y mettait une rasade de vin rouge. Moi j'avais du café au lait avec les biscuits qu'elle me faisait. Quand j'étais "un po palidino" elle y mettait un jaune d'œuf battu. Mais ce que je préférais c'est quand elle me donnait un petit verre de "marsala all'uovo". Que c'était délicieux ! C'était bien meilleur que la cuillerée "d'olio di fegato di merluzzo" qu'on me donnait après.

Le grand père travaillait à l'usine. Toute la journée, le torse nu, avec une pelle il jetait du charbon dans un haut fourneau. Dans la poussière noire, les vapeurs de soufre, la chaleur des flammes, jamais il ne s'est plein. Son seul plaisir c'était de ramener sa paye tous les samedis soirs.

Le matin, dans la cuisine, après ma toilette, dans une cuvette à l'émail écaillé, avec la grand mère, nous partions au marché. Elle portait un panier de paille et me tenait par la main. Sur le chemin nous rencontrions plein de gens, on passait devant le salon "del

barbiere". Tous les hommes qui s'y trouvaient saluaient toujours ma grand mère avec beaucoup de respect. Ils l'appelaient par son surnom. Tout le monde avait un surnom : "japo, piretta, zalubrio, gaggia, scuizzi", le sien s'était : "la bersagliera". Au marché tout le monde me connaissait. "Guidino, Guidino" untel me donnait du raisin, un autre un morceau de parmesan ou "un po di prosciuto". Mais ce que je préférais c'est quand ma grand mère m'achetait, dans un cornet de papier jaune, des gros haricots blancs à l'huile d'olive. Au retour nous passions toujours devant "i cartelloni" où ma grand mère apprenait tous les décès du moment.

Arrivés à la maison elle prenait une grande planche avec un rouleau en bois d'au moins un mètre cinquante de long. En un clin d'œil elle faisait un monticule de farine, y cassait dessus des oeufs et pétrissait la pâte à la main jusqu'à obtenir une boule jaune toute lisse. Avec le rouleau elle l'étalait pour en faire une grande feuille mince qu'elle laissait sécher pendant qu'elle préparait le reste du repas. En cachette je trempais un morceau de pain "nel sugo del soffritto" et elle faisait toujours semblant de ne pas me voir. Ensuite elle faisait un rouleau avec la pâte et avec un grand couteau, clac, clac, clac elle découpait des serpentins qu'elle jetait en l'air et qui retombaient sur la planche en superbes tagliatelles.

Tous les jours de la semaine, à la mi journée, on entendait au loin : "il fischione della fabricca". Et "a la mezza in punto" il fallait manger, le temps était limité. Après le repas, le grand père, avant de repartir travailler, s'asseyait à l'ombre d'un grand figuier et pendant quelques instants lisait son journal. Moi, j'en profitais pour monter sur ses genoux. Je mettais ma tête sur son torse décharné. Sous mes doigts, je sentais bouger les bouts de métal que les chirurgiens n'avaient pu ôter.

Après une petite sieste je partais à nouveau avec ma grand mère chez l'une ou l'autre des voisines. Ensemble elles cousaient et réparaient les vêtements. Selon les besoins du moment, elles s'échangeaient des boutons et des morceaux de tissus tout en s'informant sur les dernières nouvelles, c'était "la Gazzetta del borgo". Pendant ce temps je regardais les photos "dei fotoromanzi", lisait "i miei fumetti" ou jouait avec mes images Panini.

"Alle sette in punto" c'était le dîner. Après le dîner, avec la grand mère nous prenions chacun une chaise et partions dans la rue où

nous nous retrouvions avec d'autres femmes et d'autres enfants. Le grand père, fatigué, le travail était vraiment très dur, préférait rester à la maison à lire, plutôt que d'écouter les bla, bla des femmes. Avant de partir, la grand mère lui laissait ses lunettes et donnait dans la chambre à coucher un coup de "flit", "il DiTiti" comme elle disait, car les moustiques rentraient malgré les "zanzariere" aux fenêtres. Dehors pour lutter contre ces mêmes moustiques on s'asseyait tout en rond autour d'un feu de bois sur lequel on jetait de l'herbe fraîche pour faire de la fumée qui les éloignait mais nous enfumait aussi.

Il n'y avait pas de voitures et la télévision n'était pas arrivée jusqu'à nous. Plus tard, comme elle coûtait très cher, il n'y en avait que dans les bars ou dans les salles de la paroisse de Don Camillo ou "del partito" de Peppone. Un soir par semaine nous allions tous voir "Lascia o raddoppia" ou "Campanile sera" avec Mike Bongiorno. C'était une époque où on se passionnait encore pour la publicité et pour rien au monde nous n'aurions manqué "Carrosello".

Le dimanche était une journée particulière.

Le matin, le grand père partait pêcher. Il avait aménagé une petite selle sur le cadre de son vélo et nous partions tous les deux. Au passage on remplissait une bouteille d'eau fraîche à la fontaine. Il connaissait tous les coins où on pouvait prendre soit du poisson, des anguilles ou des grenouilles. Selon la demande du jour de la grand mère, il allait ici ou là. Arrivé, il se déshabillait et rentrait dans l'eau jusqu'au cou. Un sac dans une main et l'autre bien ouverte, il attendait immobile. Quand une anguille, une grenouille passait, hop d'un geste rapide, il l'attrapait et la fourrait dans la sac après me l'avoir montrée. Au bord de l'eau je trépisais de joie. Après la pêche on mangeait un petit casse croûte, moi du pain avec un bâton de confiture et lui "della scalogna, con del pane e del sale". Jamais il n'est revenu bredouille. Au retour à la maison c'est lui qui préparait le poisson que la grand mère cuisait directement.

L'après midi, nous mettions nos plus beaux habits et allions nous promener "nei giardini" où toute la ville se retrouvait. Au retour de la promenade nous passions "al circolo". "Il circolo", c'était une sorte de "dopo lavoro" où les hommes se retrouvaient tous les jours. Le notre c'était une grande pièce avec aux murs les portraits de Garibaldi et de Mazzini, ainsi que la liste des adhérents "i soci". On y buvait du vin et on y jouait aux cartes : "briscola, becacino, ramino,

etc". Sur chaque table il y avait sous un torchon une coupelle avec de l'argent. Chacun se servait à boire et payait en passant discrètement sa main sous le torchon, une question de confiance réciproque. Le dimanche après midi, c'était le seul moment où les femmes venaient. Les hommes ne jouaient pas aux cartes. Tout le monde discutait avec tout le monde, car tout le monde se connaissait. On m'asseyait sur un banc, la tête à peine au dessus de la table et les jambes ballantes sous le banc, je buvais avec une paille "una gazzoza", de l'eau pétillante sucrée et mangeait "una giambella" une petite couronne de pain, dur comme du bois. Mais quand j'y pense que c'était bon.

Les plus beaux dimanches c'était quand il y avait la fête : "la festa della parrocchia" ou "il Festival dell'Unita" avec les manèges et les feux d'artifice. Mais en hiver ce que j'aimais par dessus tout c'est quand il y avait un film de cow-boys au cinéma. Dans l'après midi nous partions tous les trois " nel borgo, al cinema Astra ". Mes grands parents devaient avoir un accord particulier avec le cinéma, car après la première séance ma grand mère partait discrètement pendant que je restais avec mon grand père pour voir une deuxième fois le film. A la fin de la deuxième séance elle revenait avec son panier de paille et mon grand père partait à son tour manger le repas qu'elle lui avait préparé à la maison. Pendant ce temps je revoyais une troisième fois le film et ma grand mère, une assiette sur les genoux me mettait morceau par morceau tout mon dîner dans la bouche qui était, comme mes yeux, grand ouverte. A la fin du film, mon grand père revenait nous chercher et main dans la main, moi au milieu, nous rentrions à la maison. Hou, hou, hou, bang bang, hou, hou, hou, je n'étais pas arrivé que déjà je rêvais dans les bras de mon grand père.

Amarcord, si amarcord .... que tous les soirs, avant de m'endormir, "il mio nonno mi raccontava una favola" et il me disait en me caressant le front "dormi figlio mio, dormi tranquillo, oggi è un giorno di meno per mè, ma un giorno di piu per tè".

A tutti i nonni del mondo, vous qui êtes toujours dans nos cœurs lorsque nous fermons nos yeux et que nous voyons toujours près de nous, grazie, grazie, grazie.